

**MÉMOIRES D'UNE VEUVE.**

Ä

~~J. J. J.~~  
3

# MÉMOIRES D'UNE VEUVE

PAR

PONSON DU TERRAIL.

I

22-487

PARIS, 1865.

---

NAUMBOURG, CHEZ G. PAETZ, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

Ä

## INTRODUCTION.

„Mon cher Armand,

„Je monte en voiture dans une heure. Je vais passer l'hiver à Florence. Je laisse derrière moi une maison des champs, située en un coin du Morvan, sur la lisière du Nivernais. Cette maison est entourée de grands bois qui m'appartiennent. Après mon départ, elle n'aura d'autres hôtes qu'un vieux piqueur et douze chiens de vaillante race. Je mets le tout à votre disposition pour l'automne, si déjà vous n'avez choisi le lieu où vous chasserez cette année. Arrivez quand vous voudrez; mon piqueur est prévenu. Je vous serre les mains.

„EMMANUEL DE C...“

Cette lettre me parvint le 31 août 185..., veille de l'ouverture de la chasse, et je partis le lendemain soir pour C... Emmanuel était pour moi un de ces *amis du monde*, qu'on rencontre l'hiver dans un salon ou deux, avec les-

quels on se lie entre une valse et une partie de wisth, auxquels en ne fait jamais la moindre question intime, et qui se prennent de sympathie pour vous, on ne sait pourquoi. — J'avais chassé trois ou quatre fois à courre avec M. de C...; je possédais quelque habileté due à d'excellentes traditions de famille, dans l'art de la vénerie; je m'étais aperçu que ma science cynégétique l'impressionnait assez vivement; je conclus donc, après avoir cherché le motif d'une invitation aussi amicale, que Emmanuel de C... avait voulu laisser ses chiens en de bonnes mains. — J'arrivai à C... le soir, à nuit close, avec mon domestique pour toute escorte. — Le vieux piqueur me reçut avec une déférence respectueuse qui me prouva qu'Emmanuel de C... avait annoncé suffisamment mes mérites en vénerie. Cette déférence prit une nuance plus caractéristique encore lorsque j'eus manifesté le désir de chasser dès le lendemain. — Ce piqueur appartenait à cette famille clairsemée et presque éteinte aujourd'hui de ces veneurs traditionnels et passionnés qui jugeaient de la race d'un gentilhomme à sa façon de sonner un hal-lali et de relever un défaut. — Le lendemain, au point du jour, j'étais sur pied et à cheval, la bête de chasse détournée était un chevreuil; le rendez-vous avait nom le bois de la Verrière, et il se trouvait à un quart d'heure de l'habitation. — Il me fut permis alors seule-

ment d'admirer tout à mon aise le paysage environnant. — Le site était pittoresque, un peu sauvage, et rappelait vaguement une vallée des Alpes. Au flanc d'un coteau s'étagaient une vingtaine de chaumières dont l'assemblage composait le hameau de C...; en face, et sur les dernières pentes d'une autre colline, se dressait un petit château moitié ruine, moitié restauré, de style douteux et dont le plus bel ornement était un grand parc de châtaigniers qui lui composaient une verte ceinture. — Ce château était distant d'une demi-heure environ de la maison des champs d'Emmanuel de C... — Coteaux, collines, plaines, tout était boisé. C'était, à coup sûr, le plus beau pays de chasse du Nivernais.

— A qui appartient ce château? demandai-je au vieux piqueur. — A madame la baronne de Flessey. — Qu'est-ce que la baronne? — La cousine de M. de C... — Est-elle jeune? — Vingt-sept ans. — Et son mari? — Elle est veuve. — Habite-t-elle son château? — Oui, monsieur, presque toute l'année.

Une veuve de vingt-sept ans, qui habite son château toute l'année a je ne sais quel parfum de mystère romanesque auquel l'imagination se laisse prendre volontiers, et, sans questionner davantage le piqueur, je me promis de trouver un prétexte convenable pour faire une visite à la jeune baronne. — Les